

Quand donc nous disons que le plaisir
est le but de la vie, nous ne parlons pas des
desirs des voluptueux inquiets, ni de ceux
qui consistent dans les jouissances déréglées.

Jean-Marc Bryard

Les Épicuriens

Pas à Pas

ellipses

Vie et œuvre d'Épicure

I. La vie

Épicure naît en -341 à Samos, il est le fils de Néoclès et de Chérestrate, des colons athéniens installés à Samos qui auront trois autres fils, Néoclès, Chérédème et Aristobule qui suivront plus tard Épicure dans son école si l'on s'en tient au témoignage de Philodème de Gadara (grande figure de l'épicurisme romain du premier siècle avant J.-C.). Encore jeune, il aurait accompagné sa mère qui pratiquait des rites de purifications dans les demeures de l'île et on a pu se demander si ces expériences n'ont pas été à l'origine de son rejet ultérieur des fausses opinions sur les dieux, la mort, la piété et les superstitions. Son père était, quant à lui, maître d'école, métier qui pouvait être également exercé par certaines catégories d'esclave et qui ne bénéficiait pas d'une grande réputation.

Autour des années 328-327, Épicure commence à étudier la philosophie, il a alors environ quatorze ans. Diogène Laërce donne plusieurs informations sur cette entrée dans la formation philosophique : il s'appuie sur Apollodore, un épicurien du II^e siècle avant notre ère qui, dans son ouvrage *Sur la vie d'Épicure*, raconte que c'est par mépris pour ses professeurs de lettres, incapables de répondre fermement à ses questions concernant un passage d'Hésiode sur le chaos, qu'Épicure se serait tourné vers la philosophie. Mais Diogène se réfère également à une de ses sources régulières, Hermippe de Smyrne (biographe du

III^e siècle après J.-C.), qui nous apprend qu'Épicure aurait été maître d'école et que, découvrant ensuite les livres de Démocrite, il aurait décidé de se lancer dans la philosophie.

En tant que natif de Samos, Épicure est donc citoyen d'Athènes où il se rend en -323 pour y faire son éphébie et recevoir sa formation civique et militaire. C'est l'année de la mort d'Alexandre (son ancien précepteur, Aristote, mourra l'année suivante) qui avait fortement œuvré pour la fin de l'autonomie des cités ; mais ses généraux vont se disputer les régions de l'empire pour en devenir rois, l'unité s'effondre et c'est une période de troubles et d'instabilité politique que l'on a pu considérer comme l'une des raisons du détournement de la philosophie à l'égard de l'engagement politique, du moins de la façon dont il était prôné dans la pensée platonicienne et dans celle de son célèbre élève Aristote ; de là donc, on assisterait à un repli du questionnement philosophique sur la sphère individuelle, privée et les conditions de la vie heureuse au-delà et à l'abri des circonstances socio-politiques peu favorables, ce qui serait emblématique des philosophies émergentes que sont l'épicurisme et le stoïcisme. Si chacune d'elles va effectivement centrer plus particulièrement ses efforts sur ce qui doit permettre à chacun d'installer en lui l'absence de trouble (ataraxie), la tranquillité de l'âme, c'est-à-dire l'acheminement de soi par soi vers la vie heureuse, le mot d'ordre de désengagement du politique est beaucoup plus nettement affirmé et mis en œuvre chez les épicuriens. Des trois premiers maîtres du stoïcisme (Zénon de Citium, Cléanthe d'Assos, Chrysippe de Soles), aucun n'a souhaité s'engager dans la vie politique, encore moins dans la course aux honneurs et à la reconnaissance sociale et chacun a œuvré pour l'école, pour la philosophie et pour incarner le mode de vie exigeant dont elle fixait la voie selon eux. Épicure lui aussi a incarné ses propres préceptes, ceux du Jardin qu'il a lui-même établis, et si l'on fait fi des propos des éternels calomnieux et gens de mauvaise foi, sans doute a-t-il mené une existence exemplaire, ce que même certains adversaires reconnaissent, à l'instar de Sénèque. Et Épicure a, quant à lui, clairement prôné le repli des affaires politiques, ce dont témoigne parfaitement la *Sentence vaticane* 58 dans laquelle il enjoint à se libérer « *des occupations quotidiennes et des affaires publiques* ». On peut également mentionner la maxime épicurienne « vivre caché » qu'Ovide mobilise dans les

Tristes (III, 4,25) sous la forme « *bene qui latuit, bene vixit* » maxime qui confirme ce repli sur la sphère privée mais qui sera à l'origine de rumeurs, calomnies et critiques acerbes, à l'exemple de celles que l'on trouve chez Plutarque dans le traité *S'il est vrai qu'il faille mener une vie cachée*, autant d'accusations qui, très tôt, sèmeront le doute sur la moralité des épicuriens et de leur maître.

Épicure est donc à Athènes en -323 et, selon certaines sources, il aurait pu suivre les leçons de Xénocrate, qui est scholarque de l'Académie à ce moment, ainsi que celles de Théophraste qui a pris la direction du Lycée puisque Aristote, se sentant menacé à Athènes après la mort d'Alexandre, s'est retiré à Chalcis. La question de la formation philosophique d'Épicure est quelque peu embrouillée parce que les témoignages sont nombreux et peu concordants nous dit Richard Goulet¹ dont nous suivons ici de nombreuses indications. L'anecdote à laquelle nous avons fait référence sur le questionnement d'Épicure quant au passage d'Hésiode sur le chaos aurait pu avoir lieu à l'âge de douze ans ; c'est là qu'Épicure aurait fait la découverte de la philosophie dont il aurait commencé l'étude véritable vers quatorze ans. Plusieurs témoignages font référence à l'affirmation d'Épicure, dans une *Lettre à Euryloque*, suivant laquelle il n'aurait été l'esclave de personne. Celui de Cicéron, dans le traité *De la nature des dieux* (I, 72-73), donne, dans un contexte défavorable à Épicure, de nombreuses informations : les épicuriens répètent des formules qu'Épicure « a rêvassées en baillant », lui qui affirme n'avoir eu aucun maître, ce que l'on pourrait assez facilement croire, ajoute Cicéron, puisqu'on ne voit dans son œuvre aucune culture philosophique (platonicienne ou aristotélicienne) et que même la culture élémentaire semble bien faire défaut. Notre témoin relève pourtant que le futur maître du Jardin aurait pu suivre les cours du grand Xénocrate, il aurait été l'élève du platonicien Pamphile, qu'il méprise fortement, et du disciple de Démocrite, Nausiphane : pour ce dernier, qu'Épicure accable de critiques peu amènes, il est impossible de nier qu'il en ait suivi les cours (comme il le fait pour Xénocrate) ce qui, selon Cicéron, constitue une contradiction avec l'affirmation

1. *Dictionnaire des philosophes antiques* (que nous abrègerons en DPhA dans les mentions suivantes), III, CNRS ÉDITIONS, Paris, 2000, 2005 ; n° 36, p. 154-181.

de la *Lettre à Euryloque* mentionnée ci-dessus. C'est pourtant bien Nausiphane qui a transmis toutes les doctrines de Démocrite à Épicure, ce dernier les a plagiées dans la constitution de sa physique dont les faiblesses et incohérences les plus flagrantes viennent moins des énoncés démocritéens que des quelque peu heureuses modifications qu'Épicure leur a fait subir, toujours selon Cicéron.

Trois des quatre maîtres que les témoignages attribuent à Épicure apparaissent dans ce développement à charge de Cicéron, il ne manque qu'un certain Praxiphane que Diogène Laërce, suivant Apollodore mentionne en X, 10. Il semble assez établi qu'Épicure ait suivi les enseignements de Nausiphane de Téos ; celui-ci aurait été disciple du sceptique Pyrrhon par l'intermédiaire duquel il aurait eu accès aux doctrines de Démocrite qu'il aurait enseignées à Épicure et ce, probablement avant le premier séjour à Athènes de 323-322. C'est également durant cette période qu'Épicure aurait suivi l'enseignement du platonicien Pamphile qui ne l'aurait pas plus convaincu que l'enseignement de Xénocrate entendu, même si cela n'est pas avéré, plus tard, sans doute pendant son éphébie puisque Xénocrate était déjà mort quand Épicure s'installa à Athènes en 307-306.

Si l'on recoupe ici les informations sur la formation philosophique d'Épicure et son attitude à l'égard de ses devanciers et contemporains, du moins ceux qu'il a rencontrés en leur refusant le statut de maître, on peut estimer qu'Épicure ne se reconnaît dans aucun mouvement, il prend ce dont il a besoin et en dispose suivant ses propres orientations, laissant à distance, pas forcément toujours de manière respectueuse d'ailleurs, les conceptions antérieures et leurs défenseurs actuels parce qu'elles sont inaptes (pour ne pas dire parfois ineptes) pour transmettre ce qu'il en est vraiment de la philosophie, de sa pratique et de son utilité, c'est-à-dire aussi de sa finalité. L'interprétation d'Arrighetti¹, dès l'introduction de son article « Épicure » dans l'*Encyclopédie Universalis* nous semble pouvoir ici être relevée : « *Aussi la formation de sa pensée fût-elle déterminée non pas seulement par la crise que traversait alors la civilisation grecque mais plus encore par la nécessité d'opposer un système philosophique solide au prestige de ces*

1. Édition de juillet 1978, treizième publication.

deux écoles [l'Académie et le Lycée]. Si le choix de l'idéal qu'il assignait à la philosophie, le bonheur de l'homme, était une réaction naturelle à la désagrégation de la ville-état dans laquelle l'homme-citoyen avait trouvé traditionnellement la possibilité de se réaliser et de satisfaire ses aspirations, sa polémique s'engageait contre des écoles qui n'avaient pas su inventer des solutions adaptées à cette mutation et aux difficultés qu'elle engendrait. C'est pourquoi Épicure n'opposa pas à ses adversaires une culture différente de la leur, mais un nouveau genre de vie, une manière distincte de concevoir le monde et l'homme. Ainsi s'explique qu'Épicure ne cherche pas une originalité absolue dans les éléments singuliers qui composent l'ensemble de son système, au contraire, peu de systèmes sont aussi largement tributaires de la spéculation philosophique antérieure que le sien : de Démocrite à Aristote, des sophistes aux cyrénaïques. L'un des mérites d'Épicure fut de savoir harmoniser ces éléments disparates en un ensemble cohérent. » À condition de s'entendre sur le sens que peut prendre la notion de cohérence dans notre contexte, on verra, dans les chapitres suivants sur les disciplines de la philosophie, la justesse de l'interprétation d'Arrighetti. Mais l'indépendance, au demeurant auto-affirmée d'Épicure, l'a souvent fait passer pour un personnage hautain, sûr de lui voire méprisant ; verdict de détracteurs peu enclins à l'objectivité ou non, il n'en reste pas moins qu'Épicure qualifie les platoniciens de « flatteurs de Denys », en référence au tyran de Syracuse, il appelle Platon « le doré » en référence à ses classes d'or, d'argent et de bronze¹ et raille son idéalisme politique ; il méprise le platonicien Pamphile si l'on s'en tient au témoignage de Cicéron (*De natura deorum* I, 26, 73) et il traite Nausiphane de « mollusque », « d'analphabète » et de « courtisane », perdant son temps à enseigner des choses qui ne permettent pas d'accéder à la sagesse².

1. Voir en particulier *République* III, 415a-c.

2. Nous empruntons ces dernières indications à Pierre Boyancé dans son *Épicure*, PUF, coll. « SUP Philosophes », Paris, 1969 ; il ajoute d'ailleurs : « Si la recherche actuelle souligne volontiers tout ce qu'il devait à ses devanciers, il n'en faut pas moins retenir comme caractéristique de sa personnalité cette hautaine affirmation. Peu de penseurs ont aussi peu douté d'eux-mêmes qu'Épicure. » (p. 6).

Reprenons le cours de la vie d'Épicure : après son éphébie, il ne peut pas retourner à Samos ; Athènes a perdu cette ville pendant la guerre lamiaque et les colons athéniens en ont été chassés. Il rejoint donc sa famille qui s'est installée à Colophon, à quelque distance au nord de Samos. C'est peut-être là qu'Épicure assiste son père dans ses fonctions d'enseignement et qu'il travaille sur les doctrines de Démocrite. Il reste plusieurs années à Colophon puis il se rend à Mytilène, dans l'île de Lesbos. Diogène Laërce, suivant les indications d'Apollodore (X, 25) nous dit que c'est à Mytilène, à l'âge de trente-deux ans, qu'Épicure fonde sa première école ; c'est en tout cas dans cette ville qu'il fait la rencontre d'Hermarque qui deviendra un de ses disciples et amis les plus proches et qui lui succèdera à la tête du Jardin à sa mort en 270. L'enseignement qu'Épicure va commencer à dispenser à Mytilène va rapidement lui apporter des ennuis parce qu'il s'oppose d'une part aux philosophies dominantes consacrées, c'est-à-dire le platonisme et l'aristotélisme (et plus particulièrement ce dernier, école dominante à Mytilène à ce moment-là) et qu'il va être d'autre part l'objet de plaintes auprès du magistrat de la cité pour son caractère corrupteur ; c'est évidemment autour des conceptions de la divinité et du plaisir que se développent ces plaintes et, si l'on s'en tient à un fragment de Philodème retrouvé dans les Papyri d'Herculanum, les ennemis d'Épicure auraient travaillé à lui attirer les foudres des autorités et de la foule, créant un tel climat d'animosité qu'Épicure quitte précipitamment la cité.

Il est probable qu'à Mytilène Épicure a dispensé un enseignement critique incisif à l'égard de la manière dont les écoles platonisantes en particulier organisent leur programme d'éducation, développant un art du discours assez prétentieux et infécond pour une authentique conduite de l'existence, ce qui touche à la fois la rhétorique et la dialectique, et s'attachant inconsidérément à des disciplines tout aussi inutiles que les mathématiques dont on connaît toute l'importance au sein de l'Académie. Quoi qu'il en soit, Épicure fuit de Mytilène et s'embarque pour Lampsaque, le voyage en mer s'avérant difficile. Un siècle auparavant, Anaxagore qui, selon Dioclès, était le philosophe

qu'Épicure approuvait le plus¹, s'était également réfugié dans cette ville connue pour son culte de Priape et ses vins. L'enseignement d'Épicure y reste identique, très défiant à l'égard des arts libéraux, rejetant la théologie astrale ce qui amène le futur maître du Jardin à combattre les philosophes de Cyzique (petite île au nord-est de Lampsaque, dans la mer de Marmara), disciples d'Eudoxe l'académicien. C'est à Lampsaque que se constitue véritablement le premier cercle de disciples-amis d'Épicure. Il va y rencontrer Métrodore, qui deviendra son ami le plus cher et Polyen, disciple qui restera chef de la communauté épicurienne de Lampsaque après le départ d'Épicure qui perdra d'ailleurs ces deux amis coup sur coup dans les années 278-277. Arrêtons-nous quelque peu sur ces deux personnages.

De nombreux philosophes de l'Antiquité portent le nom de Métrodore et, comme à l'habitude, il faut éviter les confusions ; on trouve par exemple un Métrodore de Lampsaque cité par Platon dans l'*Ion* (530c) mais il s'agit d'un mythographe, disciple d'Anaxagore, spécialiste d'Homère qu'il faut distinguer du « nôtre », également originaire de Lampsaque, qui aurait vécu de 331-330 à 278-277, mourant sept ans avant la disparition de son maître et ami Épicure. Diogène Laërce le place en première position dans sa rubrique sur les disciples d'Épicure et lui consacre une courte notice (X, 22-24) où il précise que c'était un homme de valeur selon Épicure, qui prit pour concubine la courtisane Léontion, donna à Idoménee (autre proche d'Épicure) sa sœur Batis en mariage. Métrodore avait deux frères, Mentoridès qui figure lui aussi dans la liste des disciples d'Épicure, et Timocrate, disciple lui aussi au départ mais qui se sépara du maître ensuite et s'ingénia à répandre des propos malveillants sur lui (D.L., X, 6-8) qui ont pu contribuer à ternir l'image de l'école épicurienne et de son fondateur. Dans la liste des ouvrages de Métrodore que nous livre le compilateur, on relève d'ailleurs un *Contre Timocrate* parmi les autres œuvres citées². Métrodore et sa compagne Léontion, qui

1. Voir Diogène Laërce X, 12. Le compilateur associe à Anaxagore le pythagoricien Archélaos qu'il a présenté auparavant comme son disciple.

2. Parmi les autres œuvres : *Contre les médecins* (trois livres) ; *Sur les sensations* ; *Sur la magnanimité* ; *Sur la faible constitution d'Épicure* ; *Contre les dialecticiens* ; *Contre les sophistes* (neuf livres) ; *Sur l'acheminement vers la sagesse* ; *Sur le changement* ; *Sur la richesse* ;

fut peut-être avant son union avec Métrodore l'aimée (*erasthénai*) ou l'amante d'Épicure, eurent deux enfants : un garçon qu'ils appelèrent Épicure et une fille Apia ; ce sont ces enfants dont Épicure demande à Idoménee de prendre soin dans sa dernière lettre, la même demande de soin et de prise en charge financière sera, plus officiellement cette fois, renouvelée dans son *Testament*.

Polyène figure également dans le *Testament* d'Épicure qui demande que l'on prenne soin de son fils et que le jour de son anniversaire, au mois de Métageitnion, soit l'objet d'une célébration au sein de l'école. Il fait partie des disciples-amis du premier cercle de Lampsaque et les témoignages que nous avons le concernant l'associent fréquemment à Métrodore. Sénèque dira des deux hommes, auxquels il joindra Hermarque, que ce qui a fait d'eux des grands hommes, c'est moins d'avoir été à l'école d'Épicure que d'avoir vécu dans son intimité¹. Polyène, qui vécut entre 340/330 et 278/277, est décrit comme un homme mesuré et disposé à l'amitié (D.L., X, 24) ; un fragment (176) des *Papyri d'Herculanum* nous dit qu'il avait un caractère, des sentiments et une façon de s'entretenir avec ses interlocuteurs tels qu'il s'attirait « *la bienveillance des disciples des autres philosophes* », même ceux du « *Portique des peintures* », c'est-à-dire des Stoïciens ! Philodème de Gadara, dans un fragment hélas mutilé du traité *Le franc parler* utilise l'expression « *débiteur d'apophtegmes* » en mentionnant que Métrodore l'appliquait à Polyène et en précisant que cette manière de s'exprimer, en se dissimulant derrière des apophtegmes (proverbes, maximes du sens commun), donne à l'entretien un tour plus familier et donc plus agréable et générateur de confiance. On ne sait pas grand-chose d'autre sur Polyène et les témoignages lui attribuent des sentences justement (dont trois sur les quatre dont nous disposons sont rapportées

Contre Démocrate ; Sur la noblesse. Dans l'article du *DPhA*, Tiziano Dorandi précise que l'on connaît par d'autres sources quatre titres d'œuvres de Métrodore : *Contre le Gorgias de Platon* (deux livres) ; *Contre l'Euthyphron de Platon* ; *Contre ceux qui croient que la physiologie crée de bons rhéteurs*. Il ne reste que des fragments de certains de ces traités, Métrodore y traitait de questions portant sur le langage, de la rhétorique et y développait des attaques contre les écoles rivales. Dorandi spécifie que les *Sentences vaticanes* 10, 30, 31, 47 et 51 doivent lui être attribuées. On peut également pour plus d'informations se reporter à *Les Épicuriens*, NRF Gallimard, coll. « La Pléiade », 2010, p. 121-157.

1. *Lettre à Lucilius*, VI, 6.